Bat. Geg.
XXII
530

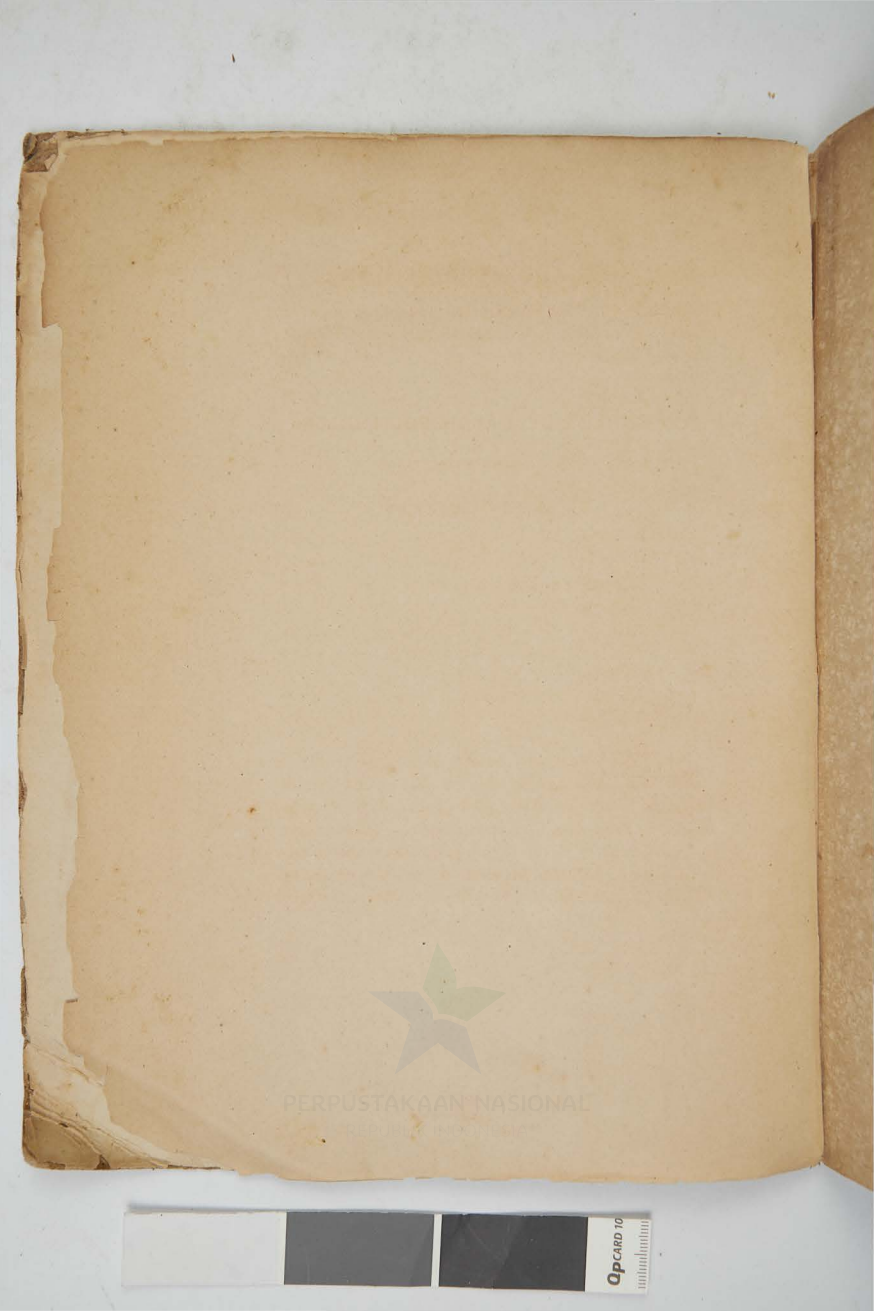
item-id : 1010229272.

PERPUSTAKAAN NASIONAL RI.

Tanggal	: 19 Maret 2012
No. Induk	: 20915/PN-MUSEUM/'12
BIB - ID	: 1092-0060
Beli / Hadiah	: Ex. Museum

PERPUSTAKAAN NASIONAL





LES

PEUPLES DE L'ARCHIPEL INDIEN

CONNUS DES ANCIENS GÉOGRAPHES CHINOIS ET JAPONAIS

FRAGMENTS ORIENTAUX

TRADUITS EN FRANÇAIS

Par **LÉON DE ROSNY**, M. D.,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES.

Les voyageurs européens nous ont fourni de précieux éclaircissements sur les pays de l'Asie orientale habités par des populations de race malaye. Néanmoins d'importantes questions d'histoire et de géographie ancienne y demeurent à l'état d'énigme, et il est hors de doute qu'elles resteraient longtemps encore dans l'obscurité, si l'on devait compter uniquement sur les touristes, même les plus intelligents, pour en trouver la solution. Sans parler des difficultés, presque insurmontables, qui s'opposent à une exploration générale de ces contrées, il ne faut pas perdre de

BAT. GENOOTSCHAP VAN KENNIS

vue que les révolutions y ont, mainte et mainte fois, bouleversé l'édifice social et enseveli, l'un après l'autre, tous les souvenirs du passé. L'état abject dans lequel sont tombées les populations indigènes semble conjurer avec la poussière des monuments en ruine, pour nous dérober jusqu'aux moindres traces d'histoire, et nous réduire à chercher, dans le champ des conjectures, le sens de la mystérieuse civilisation de ces riches et inépuisables régions.

Heureusement pour nous, les littératures de l'Orient ne sont pas absolument muettes ; et, avec les documents manuscrits que l'on a pu arracher à la destruction, on peut espérer de voir un jour s'éclaircir, en partie du moins, les problèmes historiques et géographiques que soulèvent les populations de la Sonde et de la Péninsule indo-chinoise.

Les manuscrits malays sont, assurément, les plus précieux d'entre tous ces documents. Toutefois, on ne saurait contester l'utilité de corroborer les données souvent vagues qu'ils renferment, surtout lorsqu'il s'agit de périodes archaïques, avec des écrits d'origine étrangère. A ce titre, les ouvrages géographiques des Chinois, des Japonais et des Siamois peuvent être avantageusement consultés. Ne fût-ce que pour y trouver quelques indices chronologiques, si rares dans les écrits indigènes, qu'il serait déjà utile de les faire sortir de l'obscurité où ils ont été abandonnés jusqu'à présent.

Les grandes annales de la Chine, composées avec une si scrupuleuse exactitude par les grands historiographes de l'empire, renferment, notamment, la mention des ambassades envoyées successivement des diverses contrées de l'Asie à la cour du Céleste Empire, et cela avec des dates précises, et parfois avec des détails sur le per-

PERPUSTAKAAN NASIONAL

sonnel de la mission et sur les objets apportés en tribut. Ces renseignements, il est vrai, se trouvent disséminés çà et là dans un grand nombre de volumes, et leur recherche serait aussi longue que pénible. Heureusement, d'intelligents compilateurs chinois ou japonais se sont fait un devoir de recueillir ces faits épars et de les insérer dans des monographies, pour la plupart aussi neuves qu'intéressantes pour nous.

La grande Encyclopédie japonaise[1], notamment, renferme deux livres consacrés à l'étude des peuples étrangers; ces deux livres ont eu l'avantage d'exciter la curiosité des savants, qui ont, maintes fois, exprimé le désir d'en obtenir la traduction. J'ai déjà eu l'occasion de leur faire quelques emprunts, que j'ai communiqués aux orientalistes[2]. A la demande de plusieurs de mes collègues, je viens de traduire l'ensemble des notices que renferme cette encyclopédie sur les peuples de l'Archipel indien, et j'y ai ajouté un appendice également extrait d'ouvrages orientaux non encore publiés en langues européennes.

Si ces notices paraissent dignes de l'intérêt qu'on a bien voulu leur supposer avant de les connaître, il me sera facile d'entreprendre un travail analogue sur d'autres ouvrages de la Bibliothèque nationale, également riches en documents relatifs à l'histoire et à la géographie des peuples étrangers connus des anciens auteurs chinois et japonais.

[1] 和漢三才圖會 *Wa-kan-san-sai-dzou-yé*, liv. XIII et XIV.

[2] Dans le *Journal asiatique* de 1851.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

LE PAYS DE KOUA-WA (JAP. ZYAWA [1]) [2].

L'ILE DE JAVA.

Du côté de l'est, on arrive à l'ancien pays des Amazones; à l'ouest, au pays de *San-foh-tchaï;* au sud, à l'ancien pays des *Ta-chi* (Arabes); au nord, les frontières sont le pays de *Tchen-tching* (la Cochinchine). De Java au Japon, on compte 3,500 *ri* lieues japonaises).



Fig. 1. — Habitant de Java [3].

L'encyclopédie chinoise, intitulée *San-tsaï-tou-hoeï,* dit : Le pays de Java est situé dans une île, au sud-est de la Chine et au sud-ouest du Japon; c'est le pays qu'on appelait anciennement *Tou-po* [4]. On peut y arriver de *Tsiouen-tcheou,* en un mois, sur un vaisseau.

Il n'y a point de gelée ni de neige; la température y est toujours chaude durant les quatre saisons. Le sol produit du poivre et du bois de sapan.

On n'y trouve point de places fortes, d'armes, de greniers publics ni de trésor.

[1] Chinois : 爪哇 *Koua-wa.* — Japonais : *Zyawa.*

[2] 和漢三才圖會 *Wa-kan-san-saï-dzou-yé,* Section ethnographique, liv. XIV, f° 10.

[3] Chinois : 闍婆 *Tou-po.*

[4] Voy. la représentation d'un homme et d'une femme de Java, d'après un dessin japonais, sur notre PLANCHE IX.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

A certaines époques, le roi du pays et ses parents galopent à cheval, s'arment d'une lance, et se livrent à des exercices militaires. Celui qui est victorieux reçoit une récompense; puis les parents et les amis se mettent à danser pour témoigner leur joie. Quant à celui qui meurt blessé, sa femme elle-même ne s'en préoccupe pas et s'en va.

Les indigènes prennent leur boisson et leur nourriture dans des feuilles d'arbres; ils les versent dans leurs mains et mangent avec leurs doigts. Dans les banquets, les hommes et les femmes, assis par rangées, rient et poussent des cris jusqu'à complète ivresse. En général, ils mangent cuits toutes les plantes et les insectes sans exception [1].

Les marchands sont tous des femmes. Quand il s'agit de mariages, ils discutent beaucoup sur la question de la fortune. Lorsque le mari meurt, les femmes se remarient sans attendre une décade.

On lit dans le *Taï-ming-yih-toung-tchi* (Géographie générale de la dynastie chinoise des Ming) :

Les campagnes de Java offrent des plaines et des irrigations; les cultures y sont florissantes et supérieures à celles des autres pays. Le peuple ne commet point de vols. On n'y ramasse point les

[1] Plusieurs voyageurs ont rapporté que les habitants de l'Archipel indien mangeaient toutes sortes d'animaux et d'insectes. Les naturels de la Malaisie chassent le singe, qu'ils dépouillent seulement de son poil, et même le galéopithèque, qui n'a pour eux rien de repoussant, la chauve-souris, le *pteropus edulis*; des animaux de mer, tels que des mollusques (*loligo, sepia*), des annélides (*palolo vidilis*), etc. Ils dévorent même de grosses araignées (*Journal de pharmacie et de chimie*, 4e série. t. XIII, p. 438).

objets oubliés sur les routes. Les habitations y sont grandes et élégantes; la nourriture y est abondante et propre. Le sol ne produit point de thé. Les habitants laissent flotter leurs cheveux, et s'entourent la poitrine de leur vêtement, qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. Pour leurs maladies, ils ne font point usage de médicaments; ils invoquent seulement les esprits et font des prières à Bouddha.

D'après la coutume du pays, les indigènes ont de petits noms, mais ne portent point de noms de famille. Pour les mariages, ils ne font point usage d'entremetteurs; mais ils donnent de l'or à la famille de la femme pour l'épouser [1].

Ils possèdent des chevaux de montagne, sur lesquels ils peuvent monter; d'autres fois, ils se font porter dans les véhicules dits *juen-teou*.

Parmi les instruments de musique, ils ont le fifre. Ils dansent en frappant sur une planche de bois. Enfin il y a chez eux la montagne des Perroquets, où se rencontrent ces oiseaux.

On lit dans le *Lieou-chi-hong-chou :*

Dans le pays de Java, il y a du chanvre, du riz, du millet et des légumes; mais il n'y a point de thé ni de blé.

On lit dans le *Teng-t'an-pi-kieou :*

Le pays de Java est l'ancien pays de *Tou-po;* il se nomme également *P'ou-kia-loung* [2]. Parmi les pays tributaires, il y a ceux de

[1] Suivant la coutume des musulmans.

[2] En chinois : 莆家龍 *P'ou-kia-loung.*

PERPUSTAKAAN NASIONAL

Sou-ki-tan[1], de *Ta-pan*[2], de *Ta-kang-ti-wou*[3], etc. Sous la dynastie des *Soung* (du Nord), dans les années de l'ère impériale *Youen-kia* (424 à 453 de notre ère), Java commença à établir des relations avec la Chine[4]; ensuite elles furent interrompues jusqu'au milieu de l'ère impériale *Chun-hoa* (990 à 994 de notre ère). A cette époque, le roi de Java, *Moh-lo-tcha*[5], envoya un ambassadeur offrir le tribut à la cour de Chine. Dans les années de l'ère impériale *Ta-kouan* (1107-1110), on envoya de nouveau une ambassade y apporter le tribut.

Sous la dynastie mongole des *Youèn*, on appelait ce pays *Kwa-wa*[6]. A la fin de l'ère impériale *Tchi-youèn*[7] on envoya des troupes pour l'attaquer, mais on ne put le vaincre.

Sous la dynastie des *Ming*, au commencement de l'ère impériale *Houng-wou* (1368-1398 de notre ère), le roi de Java, nommé *Sili-*

[1] En chinois : 蘇吉丹 *Sou-ki-tan.*

[2] En chinois : 打板 *Ta-pan.*

[3] En chinois : 打綱底勿 *Ta-kang-ti-wou.*

[4] L'auteur veut parler d'une ambassade que le roi de Java envoya à l'empereur de Chine la 12ᵉ année de l'ère impériale *Youèn-kia*, en l'an 436, sous la dynastie des *Soung.*

[5] 穆羅荼 *Mo-lo-tcha.*

[6] En chinois : 瓜哇 *Koua-wa.*

[7] Cette date est mal indiquée par l'auteur de l'Encyclopédie, car il y a eu, sous la dynastie mongole des *Youèn*, deux ères désignées également sous le titre de 至元 *Tchi-youèn*, l'une comprenant les années 1264 à 1265, l'autre les années 1335 à 1340.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

pahtalah[1], envoya son ministre ***Pah-ti-kou-pi***[2] et d'autres offrir le tribut à la cour de Chine. Depuis lors, il n'y a plus eu d'interruption dans l'envoi du tribut.

Le pays de KIAO-LIEOU-PA[3] (Jap. ZYAGATARA)[4].

Ce pays est situé à l'intérieur de Java; la distance, jusqu'au Japon, est de plus de 3,400 *ri* (lieues japonaises).

On rapporte que le ***Zyagatara*** est un pays dont les Hollandais se sont emparés depuis le moyen âge. Ils y construisirent des places fortes, y placèrent des gardiens[5] appelés *chi-ching-lo-lieou*[6], et y créèrent un port ouvert aux marchands de tous les pays.

Ce royaume (qui est une île au midi de la Chine) ne dépend point du territoire du *Ten-dzik* (l'Inde) ni de celui du *Tsiou-kwa* (la Chine); c'est une grande île différente de ces deux pays. Or le territoire chinois et japonais, qui s'étend entre le 60e et le 70e degré de latitude boréale, est situé au nord de l'écliptique; aussi les

[1] 昔里八達剌 *Si-li-pah-la-lah.*
[2] 八的古必 *Pah-ti-kou-pi.*
[3] Chinois : 咬留吧 *Kiao-lieou-pa.*
[4] 和漢三才圖會 *Wa-kan-san-sai-dzou-yé*, Section ethnographique, liv. XIV, f° 11.
[5] Ou une garnison.
[6] 世稱羅留 *Chi-ching-lo-lieou.*

PERPUSTAKAAN NASIONAL

quatre saisons y sont-elles nettement déterminées[1]. Au contraire, à Java et à Zyagatara, pays situés sous le 100e degré de latitude boréale, au sud de l'équateur, les quatre saisons ne sont pas régulières; il y fait toujours très-chaud. Dans les mois d'hiver, il y fait encore plus chaud; aux cinquième et sixième mois seulement, il y fait frais.

Les habitants de Zyagatara sont comme ceux du Siam; ils vivent nus et sont très-sauvages et grossiers. Quant à leur langue, elle n'est pas semblable au siamois. Dans ces dernières années, ils ont contracté des mariages avec les Hollandais; alors on y a construit des habitations hollandaises et établi un agent politique. Ils s'adonnent au commerce, et font (dans ce but) le voyage du Japon.

Produits de Zyagatara. — Aloès (*Aloexylon agallochum*), — encens, — myrrhe, — cinabre, — cire, — jaune de soufre, — bois de santal rouge, — sang-de-dragon (résine), — bois de santal blanc, — clous de girofle, — nids d'hirondelle, — sucre, — vernis, — bois de sapan, — noix d'arec, — espèce de sapin, — carapaces de tortue, — peaux de cerf, — camphre raffiné, — paons, — écureuils, — miel, — *amendô* (arbre à fruit) (?), — musc (?), — *matsisi* (?), — muscade, — espèce de canard dit « poule qui mange le feu », — canne des Indes, — porc-épic (?), — nattes ou estères à fleurs, — vin d'arac, — *f'rasko* (?), — soie de Zyagatara, — *hehmouh-mien* « cotonnier ligneux noir ».

[1] Littéralement : « les quatre saisons y sont complètes ».

TA-TOU-PO (Jap. DAI-ZYABA[1])[2].

LA GRANDE JAVA.

L'Encyclopédie chinoise *San-tsaï-tou-hoeï* dit :

En mettant à la voile, on arrive, en huit jours, du pays de *Pou-kia-loung* à la grande (île de) Java. Suivant une ancienne tradition, le descendant d'un roi du grand Tou-po fut foudroyé, les pierres se brisèrent, et un homme apparut qui fut proclamé roi. Ses descendants occupent encore le trône du pays.

Productions. — Soude, — moutons, — perroquets, — pierres précieuses, — perles, — cauries.

Remarques de l'éditeur japonais. — Le *Teng-tan-pi-kieou* dit : Les trois pays de *Pou-kia-loung*, de *Ta-tou-po* et de *Kwa-wa* n'en formaient originairement qu'un seul. L'Encyclopédie chinoise *San-tsaï-tou-hoeï* en fait trois contrées différentes. Comme le pays de *Kiao-lieou-pa* se trouve à l'intérieur de Java, on peut conclure de là que (cette île de) Java est un grand pays.

[1] Chinois : 大闍婆 *Ta-tou-po*. — Japonais : だいじゃば *dai-zyaba*.

[2] 和漢三才圖會 *Wa-kan-san-saï-dzou-yé*, Section ethnographique, liv. XIV, f° 12.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

POU-NI (JAP. BORNERI[1])[2].

La distance du Japon est, par mer, de trois mille neuf cents lieues (*ri*).

L'ouvrage intitulé *Ta-ming-yih-toung-tchi* dit : La distance qui sépare le pays de *Pou-ni* de celui de *Tou-po* (Java) est de quarante-cinq jours de route; celle qui le sépare du pays de *San-foh-tchaï*[3] est de quarante jours et du pays de *Tchen-tching* de trente jours. Pour apporter le tribut, les indigènes de ce pays passent par Canton et se rendent à Nanking. C'était originairement un pays dépendant de celui de Java. Il comprend quatorze provinces situées au sud-ouest, dans l'Océan.

Dans les temps primitifs, il n'entretenait point de relations avec l'empire chinois. Sous la dynastie des *Soung*, dans les années *taï-ping-hing-kouch* (976-983), il commença à envoyer des ambassades apporter le tribut. Sous la grande dynastie des *Ming*, la 1re des années *houng-wou* (1371), il offrit des produits du pays.

[1] Chinois : 渤泥 *Pou-ni*. — Japonais : ボルネリ *Borneri*. — Il y a, je pense, une erreur dans cette transcription japonaise qui provient de la ressemblance des lettres *hirakana* リ *ri*, et ル *ou*, de sorte qu'il faudrait lire *Borneo*.

[2] 和漢三才圖會 *Wa-kan-san-saï-dzou-yé*, Section ethnographique, liv. XIV.

[3] Le pays de *San-foh-tchaï* est situé sur la côte occidentale de l'île de Sumatra. La première ambassade qu'il envoya en Chine y apporta le tribut dans les années *houng-wou* (1368 à 1398), sous la dynastie impériale des *Ming*. Les indigènes s'oignent le corps d'huile parfumée et, en fait de littérature, font usage des livres de l'Inde (*Ti-lou-tsoung-yao*, vol. III, f° 207).

PERPUSTAKAAN NASIONAL

La 4e des années *Young-lo* (1406), l'empereur de Chine donna par décret l'investiture au roi du pays de *Pou-ni* et lui fit présent d'un sceau. Depuis cette époque, l'envoi du tribut n'a plus cessé.

Dans ce pays on bâtit les villes de bois; la maison que le roi habite est couverte de feuilles *patra*[1], les cabanes des gens du peuple sont couvertes de plantes (de chaume).

A la guerre, les indigènes ont des glaives, et se couvrent d'un casque et d'une cotte de maille. Ils coulent du cuivre en forme de grands tubes et s'en revêtent le corps[2], de façon à se garantir le ventre et le dos (le devant et le derrière du corps). Il y a, dans leur pays, un arbre médicinal, dont ils prennent la racine, qu'ils font bouillir pour en retirer une pommade. Ils l'emploient à s'en oindre le corps; alors, quelles que soient les armes qui les blessent, ils n'en meurent pas. Dans les funérailles, ils font usage de cercueils, qu'ils inhument au sein d'une colline; le 2e mois de l'année, ils y font des cérémonies religieuses; au bout de 7 ans, alors ils ne rendent plus de culte.

Dans les mariages, ils prennent d'abord du vin de coco et du vin d'arec, et donnent de l'or et de l'argent pour accomplir les rites. Ils ont des habitudes de prodigalité. Les hommes et les femmes réunissent leurs cheveux en touffe sur le sommet de la tête; ils s'entourent les reins d'un tissu brodé (multicolore) et se font une jaquette d'étoffe à fleurs (*nisiki*). Ils font chauffer de l'eau de mer pour faire du sel, et fermenter la canne à sucre pour en faire du vin. Leur année se com-

[1] Sanscrit : *patra*.

[2] La géographie intitulée *Ti-tou-tsoung-yao*, qui semble rapporter les mêmes renseignements, se borne à dire qu'il se fabrique des cuirasses de cuivre.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

pose de 12 mois 7 jours. Dans toutes leurs réjouissances (banquets), ils battent du tambour, jouent de la flûte et chantent. Ils n'ont pas de vases et font leurs livres avec des tablettes de bambou et des feuilles *baïta* [1].

Remarques de l'éditeur japonais. — *Pou-ni* est une île de la mer du Sud; c'est un pays chaud; quant aux habitants, ils sont semblables aux Siamois.

Productions. — *Heï-sa-ra-ha-za-r'a* (?), — camphre raffiné, — gemme *mayaman*, — canne des Indes.

Le pays de KO-LING (Jap., KA-RYO [2]) [3].

Le pays de *Ko-ling* est situé au sud du pays de *Tchin-la* (le Cambodje).

L'encyclopédie chinoise, intitulée *San-tsaï-tou-hoeï*, dit : Dans le pays de *Ko-ling*, les villes sont bâties en bois; on y construit de grandes maisons à deux étages, qu'on couvre en écorce de palmier; on fait des lits avec de l'ivoire, et du vin avec des fleurs de saule. Les indigènes mangent avec leurs doigts; il y a (chez eux)

[1] Voy. ci-dessus, p. 66, note 1. — Je crains qu'il n'y ait une faute dans le texte, en ce qui concerne l'absence de vases dans ce pays. J'ai renoncé cependant à mon idée première de proposer une correction.

[2] Chinois : 訶陵 *Ko-ling*. — Japonais : *Ka-ryó*.

[3] 和漢三才圖會 *Wa-kan-san-saï-dzou-yé*, Section ethnographique, liv. XIV, f° 9.

des poisons. Les hommes du peuple couchent ensemble, ce qui leur cause des ulcères; de sorte que, lorsqu'ils ont des rapports avec les femmes, ils en meurent. S'ils mettent de la salive aux plantes ou aux arbres, ces végétaux périssent.

Le pays de POU-KIA-LOUNG (Jap., FO-KARON[1])[2].

L'encyclopédie chinoise, intitulée *San-tsaï-tou-hoeï*, dit :

Le pays de *Pou-kia-loung* est situé au sud-est de l'Océan. Par un bon vent, on peut y arriver, en navire, au bout d'un mois. Le roi de ce pays porte les cheveux réunis derrière la poitrine. Les hommes du peuple se rasent la tête; ils fabriquent, avec des noix de coco dont ils font fermenter le lait, un vin rouge et blanc d'un goût agréable[3].

Productions du pays. — Poivre, — bois de santal, — aloès, — clous de girofle, — muscade blanche.

[1] Chinois : 莆家龍 *P'ou-kia-loung.*

[2] 和漢三才圖會 *Wa-kan-san-saï-dzou-yé*, Section ethnographique,

[3] Il faut lire 漿 « jus, sirop », et non 槳 « rame ».

PERPUSTAKAAN NASIONAL

LES DONNÉES FABULEUSES.

ROKOU-ROKOU-BI [1]. — Les Barbares a tête volante [2].

L'encyclopédie chinoise *San-saï-tou-hoeï* dit :

Dans l'intérieur du pays du Grand-Java il y a des hommes à tête volante. L'œil de ces hommes n'a pas de pupille; leur tête peut voler. L'objet de leur culte s'appelant *tchoung-loh* [3] « chute d'insectes », on leur a donné pour cela le nom honorifique de peuple *loh*. A l'époque de l'empereur *Wou-ti*, de la dynastie chinoise des *Hgn*, le pays de *Ing-si* envoya une ambassade dans les contrées méridionales. Il s'y trouvait des hommes « à membres détachés (du corps) », qui pouvaient d'abord faire voler leur tête dans la mer du Sud, puis leur main gauche dans la mer Orientale, et leur main droite dans le lac Occi-



Fig. 2. — Barbares à tête volante.

[1] Chinois : 飛頭蠻 *Fei-teou-man*. — Japonais : ロクロクビ *Rokou-rokou-bi*.

[2] 和漢三才圖會 *Wa-kan-san-saï-dzou-ye*, Section ethnographique, liv. XIV, f° 12.

[3] Chinois : 蟲羅 *Tchoung-lo*.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

dental. Le soir, leur tête revenait sur leurs épaules; et, lorsque leurs deux mains rencontraient un vent violent, elles étaient emportées au delà des eaux de l'Océan.

Dans l'ouvrage intitulé *Nan-fang-i-wou* « Choses extraordinaires des contrées méridionales », il est dit :

Au midi des montagnes, au milieu du mont *Ki-toung*, se trouvent les barbares à tête volante. Sur la nuque du cou ils ont des cicatrices rouges. Quand vient la nuit, leurs oreilles deviennent des ailes, et s'envolent pour se nourrir d'insectes; au point du jour, elles reviennent comme elles étaient auparavant.

Dans l'ouvrage intitulé *Seou-chin-ki*, on rapporte qu'un esclave de *Tchou-hoan*, général de *Ou*, avait une tête qui, la nuit, pouvait voler.

Dans l'ouvrage intitulé *Tai-ping-kouang-ki*, il est dit : Le pays des barbares à tête volante est situé à l'est du pays de *Chen-chen*[1], et au sud-ouest de la ville de *Loung-tching* (ville du Dragon); sa largeur est de 1,000 *li* (lieues chinoises). Il y a partout des salines. Les voyageurs qui passent, les bœufs et les chevaux, tous couchent sur des tapis. Au sud des montagnes de ce pays, dans les ravins, il y a parfois des hommes à tête volante. Un jour avant que leur tête ne s'envole, ils ont sur la partie antérieure du cou une cicatrice qui l'entoure comme une raie rouge. Les femmes et les enfants regardent cette particularité. Ces hommes, la nuit, ont l'air malade. Tout à coup leur tête se sépare du corps, et s'en va sur le

[1] Chinois : 善鄯 *Chen-chen*.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

bord des rivières chercher des crustacés dont ils se nourrissent. Le matin, la tête revient en volant; comme au sortir d'un rêve (d'une manière miraculeuse), leur ventre est rempli.

OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR JAPONAIS. — Dans les récits qui précèdent, il y a des accords et des désaccords. Il existe peut-être des hommes de ce genre dans l'intérieur du pays de Java, mais tous ne sont pas de la sorte. On a dit aussi qu'il y avait, en Chine et au Japon, des hommes à tête volante, c'est un mensonge; il ne s'agit que d'une espèce d'hommes extraordinaires, et rien de plus.

APPENDICE.

L'ILE de Sumatra, la plus grande et la plus belle de l'Archipel indien, n'étant point l'objet d'une notice spéciale dans la grande Encyclopédie japonaise, j'ai recouru à la Géographie impériale de la Chine, qui m'a fourni à son sujet quelques renseignements de nature, je l'espère, à intéresser les orientalistes. J'y ai joint un fragment traduit du malay et emprunté à la chronique intitulée حيكايت راج٢ فاسى *Hikâyet râdja-râdja Pâsey* [1], dont notre savant orientaliste, M. Ed. Dulaurier, a publié une excellente édition [2] dans son recueil des principales *Chroniques malayes*. On ne

[1] C'est-à-dire : *Histoire des rois de Pasey*. — Le royaume de Pasey était situé dans la partie nord-est de la grande île de *Samoudra* (Sumatra).

[2] D'après un manuscrit unique coté sous le n° 67 dans la Collection Raffles, laquelle appartient actuellement à la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

comparera peut-être pas sans intérêt la manière dont les Chinois, les Japonais et les indigènes de l'Océanie ont l'habitude de consigner par écrit les événements de leur histoire. Le récit malay nous fournit, en outre, l'étymologie du nom de *Sumatra*, suivant les idées des écrivains de ce pays.

L'ILE DE SUMATRA[1]

SITUATION GÉOGRAPHIQUE.

Sumatra est une île située dans la mer du Sud-Ouest.

NOTICE HISTORIQUE.

Ce pays est situé au sud-ouest de la Cochinchine (*Tchen-tching*). Il en est qui disent que c'est le même pays que le *Han-tiao-tchi*. C'était, dans la mer Occidentale, le rendez-vous général des Persans et des Arabes[a].

[a] COMMENTAIRE. Voyez le Supplément à l'Examen général des sages et des livres (*Wen-hien-toung-kao*), de *Wang-ki*. On dit, en outre, que c'est le même pays que l'ancien *Sou-wen-t'ah-na*.

Sous la dynastie des ***Ming***, dans la troisième année de l'ère impériale *Young-lo*, son chef, nommé *Nou-li-a-pi-ting*, envoya un

[1] Extrait du *Tai-tsing-yih-toung-tchi*, liv. CCCCXXIV.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

ambassadeur offrir le tribut à la cour de Chine, qui, à cette occasion, lui accorda l'investiture comme roi de Sumatra. Depuis lors il offrit, chaque année, le tribut, et ne cessa que sous le règne de l'empereur *Tching-tsou*. La Chine reçut ainsi trois fois l'ambassade de *Tching-ho* [b].

[b] Commentaire. Voyez le Supplément à l'Examen général des sages et des livres (*Souh-Wen-hien-toung-kao*). Le pays de Sumatra est limitrophe du pays de *Hoa-mien*. Anciennement, le roi de Sumatra fit la guerre au roi de Hoa-mien. Il fut atteint d'une flèche et mourut. Son fils était encore en bas âge, de sorte qu'il ne put reprendre sa revanche. Aussi la reine rendit-elle un décret renfermant ce qui suit : « Celui qui sera capable de venger la mort du roi deviendra mon époux, et je partagerai avec lui le gouvernement du royaume ». Un pêcheur, qui avait appris le contenu de ce décret, se mit à la tête du peuple, alla au-devant du roi de Hoa-mien, le battit et le tua. A son tour il fut proclamé roi. Lorsque le fils du roi défunt fut devenu grand, il prit à son tour le commandement des hordes et tua le pêcheur. Le fils de ce dernier, qui s'appelait *Sou-k'an-lah*, prit la fuite dans les montagnes escarpées, avec l'intention de venger un jour la mort de son père. Le fils du roi expédia alors un envoyé vers lui, avec mission d'instruire son affaire. Puis il ordonna à l'eunuque *Tching-ho* d'aller s'emparer de sa personne et de l'amener prisonnier à l'entrée du palais. Dès ce moment le royaume fut en paix.

A partir de l'ère impériale *Wan-li*, le royaume de Sumatra

changea deux fois de nom. Le nouveau nom de ce pays fut *A-tsi* (Achem[c]).

[c] Commentaire. Voyez le recueil des historiens de la dynastie des Ming (*Ming-sse*). Le roi de *A-tsi* était originairement un esclave du pays. Le chef des esclaves était grand officier du royaume et avait le commandement des troupes. Un jour qu'il suivait ce chef, il entra avec lui à la cour. Quand il sortit, il lui dit : Les gardes chargés de la défense du roi sont peu nombreux ; je vous engage à profiter de cette occasion pour le tuer, et alors rien ne sera plus facile que de vous faire proclamer roi. Le chef des esclaves suivit ce conseil, et aussitôt il usurpa le trône. Il fit ensuite de l'esclave son favori, et lui confia le commandement de l'armée. Peu de temps après, l'esclave tua à son tour le chef et se mit à sa place. Il s'entoura alors d'une forte garde et se bâtit un palais à six portes, dont l'entrée était hérissée de difficultés et où il n'était pas possible, quel que fût le rang que l'on possédât, de pénétrer avec un sabre à la ceinture. Quand il sortait, il montait un éléphant, sur lequel était établi un pavillon entouré de draperies, et, comme il y avait une centaine d'éléphants disposés de la sorte, les serviteurs eux-mêmes ne pouvaient savoir où se trouvait le roi.

Depuis cette époque, on n'a plus entendu parler de Sumatra.

MOEURS ET COUTUMES.

Les marchands viennent de toutes les directions se réunir à Sumatra. L'équité règne sur ce marché[d].

PERPUSTAKAAN NASIONAL

[4] COMMENTAIRE. Voyez le recueil des historiens de la dynastie des Ming.

LA FONDATION DU ROYAUME DE PASEY

TRADUCTION DU TEXTE MALAY

L'histoire rapporte que le radja qui, le premier, entra dans l'Islamisme fut celui de Pasey. L'auteur de ce récit nous apprend que le pays de *Pasey*, situé à l'ouest du vent, est celui qui, le premier, embrassa la foi de Dieu et de son prophète. Il y avait deux rois qui étaient frères : l'un s'appelait le radja *Ahmed*, l'autre se nommait le radja *Mohammed ;* l'aîné était le radja Ahmed. Ces deux frères royaux voulurent bâtir une ville dans le pays de *Samerlang*. En conséquence, le radja Mohammed alla avec ses serviteurs pour abattre les broussailles dans la forêt. Or il y avait, au milieu de la forêt, une touffe de bambous qui était très-épaisse ; les sujets du monarque se mirent à l'abattre, mais avant qu'ils l'eussent coupée entièrement, les bambous recroissaient de nouveau. Alors le radja se leva lui-même pour abattre les bambous, et les bambous furent abattus. Le radja Mohammed vit au milieu de cette touffe de bambous une pousse grande comme un corps. Il voulut qu'elle fût tranchée, et il sortit de l'intérieur de ce bambou un petit enfant du sexe féminin, dont les traits du visage étaient charmants. Alors le roi se débarrassa de son glaive, se saisit du petit enfant et l'emporta dans sa maison. La royale épouse vit le radja Mohammed ap-

PERPUSTAKAAN NASIONAL

porter le petit enfant, et aussitôt elle le reçut dans ses bras ; puis la royale épouse et le radja s'assirent.

La royale épouse reconnut que l'enfant était une fille. Alors les époux royaux furent joyeux. Le monarque annonça donc la nouvelle à son épouse, et exposa à celle-ci comment le monarque avait trouvé un enfant dans une touffe de bambous. Il fut nommé, en conséquence, princesse *Bétong* بتڠ (bambou). — Et la princesse fut élevée comme l'enfant d'un radja, ayant nourrices, gouvernantes et dames d'honneur, et étant toute couverte de vêtements royaux. Le radja, chaque jour, chérissait l'enfant de plus en plus ; chaque jour aussi, l'enfant grandissait et ses formes devenaient de plus en plus belles. Et la nouvelle parvint à son royal frère aîné, le radja Ahmed, comme quoi son royal frère cadet avait trouvé un petit enfant dans une touffe de bambous. Alors le radja Ahmed et son épouse se mirent en marche pour aller voir le petit enfant trouvé par son royal frère cadet. Dès que le radja fut arrivé, il entra dans l'habitation de son royal frère cadet. Celui-ci fit d'abord les honneurs à son royal frère aîné et l'invita à s'asseoir. Alors le royal seigneur s'assit, lui et son épouse, et le royal frère cadet s'assit devant eux; et des gens présentèrent le bétel placé dans un plateau d'or au royal frère aîné. Après cela, le radja dit : O mon frère cadet, radja Mohammed, où est ton enfant? Ton royal frère aîné voudrait le voir.

Alors le radja Mohammed dit : O nourrice, apportez ici mon enfant, et aussitôt elle l'apporta en présence du radja Ahmed. — Le monarque le vit et se réjouit de la beauté des traits de son visage.

Ensuite les royaux époux prirent congé du royal frère cadet et de son épouse, et ils s'en retournèrent. Puis on fit bâtir une ville par

tous les sujets, avec une forteresse, un fossé et un palais avec des appartements. Or le monarque s'établit donc dans le pays; et tous les ministres, les guerriers et tous les sujets se réjouirent, mangèrent, burent et festoyèrent.

Après ce récit, l'auteur malay raconte que le radja Ahmed alla de l'autre côté de la forêt pour y construire une ville. Une fois construite, les grands et le peuple se livrèrent à des réjouissances publiques. Quelque temps après, le monarque, étant allé chasser dans la forêt, rencontra un vieillard dans une grotte. Lorsqu'ils se furent échangé les salutations d'usage, le radja raconta comment son frère avait trouvé une belle princesse dans une touffe de bambous. Le vieillard lui montra alors un bel enfant qu'un éléphant portait sur sa tête. Le radja en fut charmé, prit l'enfant sous sa protection et le donna pour époux à la princesse Bétong.

La relation continue de la sorte le récit romanesque des origines locales, et aborde l'histoire d'un certain *Marah-Silou*, qui fut le véritable fondateur de Pasey, dont il devint roi sous le titre musulman de *Mélek-el-Saleh*.

Marah-Silou était un pêcheur originaire du mont *Sangkoung*, qui habitait *Pasangnan*. Une pêche miraculeuse lui ayant valu une grande quantité d'or, il se retira dans la forêt de *Djaran*, pour se soustraire à la jalousie et aux poursuites de ses frères. Là il se fit aimer des naturels par toutes sortes de largesses, et obtint d'eux l'honneur de les gouverner.

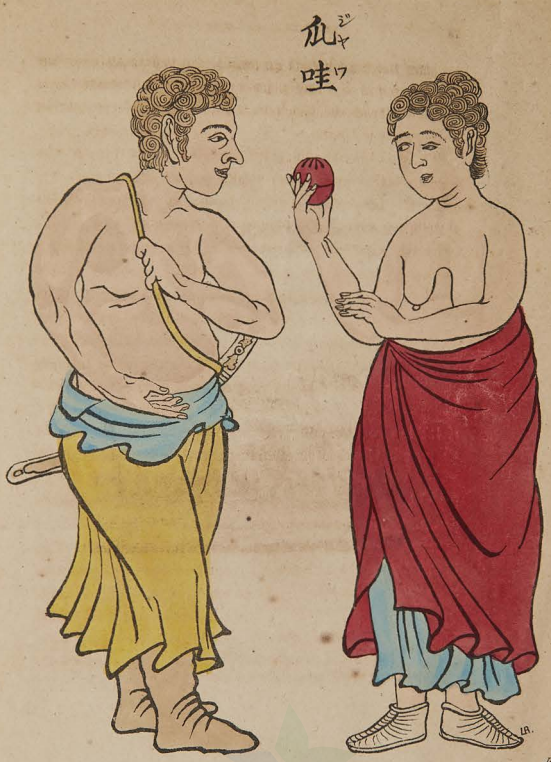
Un jour qu'il allait à la chasse avec son chien *Si-Pasey*, il arriva sur une élévation de terre, où il aperçut une fourmi grande comme

un chat. Marah-Silou vit là un présage qui l'engageait à s'établir dans cet endroit. Il y bâtit donc son palais; et, en mémoire de la fourmi qu'il avait vue, il nomma la localité *Samoudra*, ce qui veut dire « la Grande Fourmi ».

Il ne m'appartient pas de poursuivre plus loin ces récits que les orientalistes feront sans doute connaître un jour dans leur ensemble; il m'a suffi d'en mettre un extrait en regard des notices chinoises et japonaises dont on a lu plus haut la traduction.

Levallois, ce 17 août 1871.





De Rosny lith.

Imp. Chassevin.

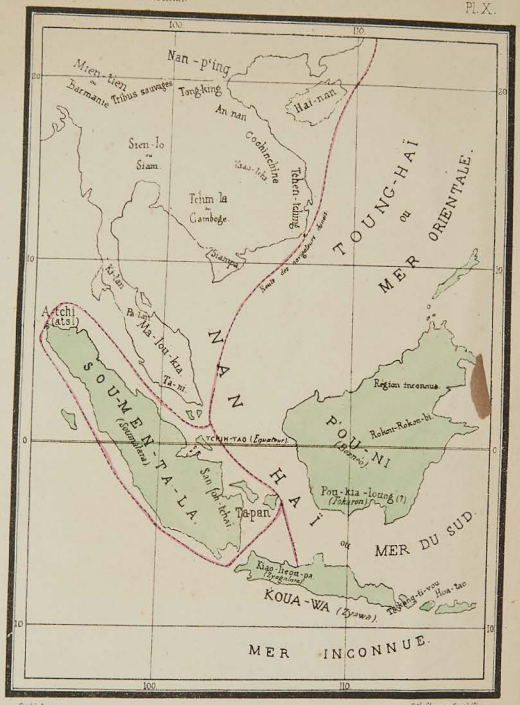
HOMME ET FEMME DE JAVA.

(Fac simile d'une peinture japonaise)

PERPUSTAKAAN NASIONAL



PERPUSTAKAAN NASIONAL



Degré Berger. Lith Chauvet & cie Paris

CARTE DE L'ARCHIPEL INDIEN

dressée d'après les anciens géographes chinois et japonais

Par LEON DE ROSNY, M.D.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL

